

Un « rapin » dans la Ville lumière

Mario Béland

Number 86, Summer 2006

Des forêts et des hommes

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/7007ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (print)

1923-0923 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Béland, M. (2006). Un « rapin » dans la Ville lumière. *Cap-aux-Diamants*, (86), 48–48.

Un « rapin » dans la Ville lumière

Ce tableau inédit, signé par François-Xavier-Aldéric Rapin, s'avère la seule œuvre qui ait été retracée du séjour d'études de l'artiste à Paris. Aldéric Rapin demeure un peintre québécois méconnu, en dépit de la monographie très romancée que lui a consacrée Émile Falardeau, en 1943.

Après avoir été élève de l'École des arts et des manufactures, à Montréal, Rapin, comme le rapporte *Le Monde illustré* du 3 mars 1894, « marcha dans l'art, presque à pas de géant. De 1887 à 1890, sa carrière artistique ne fut qu'une suite de rapides succès ». Le 25 avril 1891, *La Minerve* mentionne que le jeune artiste a l'intention d'aller se perfectionner dans la capitale française, « d'où il nous reviendra [...] digne de figurer au nombre de nos premiers artistes canadiens-français ». En effet, au début du mois de septembre, Rapin, âgé de 22 ans, quitte le pays et va rejoindre à Paris son inséparable ami, Charles Gill (1871-1918). On retrouve dans l'ouvrage de Falardeau une photographie fort intéressante, prise le 28 du même mois, montrant les deux jeunes artistes avec leur attirail de peintre en main, au retour d'une excursion à Meudon. Peu après, Rapin est admis à l'École nationale supérieure des beaux-arts où, à l'instar de plusieurs Canadiens, il va étudier avec le fameux peintre d'histoire Jean-Léon Gérôme (1824-1904). Selon Falardeau, « pour vivre en attendant de recevoir l'argent du Canada, notre compatriote accepta de copier des tableaux que des acheteurs lui réclamaient ».

La petite toile de Rapin comporte une inscription autographe des plus éclairantes quant au sujet, au lieu et à la date de réalisation de l'œuvre. Intitulé *Ma chambre à Paris*, le tableau est en outre précisément daté du 8 octobre 1891, soit peu après l'installation du peintre au 66, rue Notre-Dame-des-Champs, une rue où logent également quelques confrères montréalais. L'immeuble haussmannien, encore en place aujourd'hui, est situé en plein quartier des artistes, à Montparnasse. Le jeune Québécois occupe une petite mansarde au sixième et



François-Xavier-Aldéric Rapin (Saint-Timothée, aujourd'hui Beauharnois, 1868 - Montréal, 1901), *Ma chambre à Paris*, 8 octobre 1891 ; huile sur toile marouflée sur carton, 37 x 45,3 cm. Achat grâce à un don de John R. Porter, directeur général, lauréat du prix Gérard-Morisset 2004. 2004.439 (Photo Patrick Altman).

dernier étage de l'immeuble. On appelait ce type de chambre, située sous les combles, « grisette ». Trop froide en hiver, trop chaude en été, elle était réservée aux moins fortunés, notamment les bonnes. Falardeau nous en donne une description assez colorée :

« Plusieurs fois par jour au risque de se casser le cou il dut descendre ou remonter plus de cent quarante marches d'escaliers vermoulu par un long usage. [...] Les chambres d'étudiants n'avaient aucun confort. [...] aucun tapis ou prélat ne garnissait le plancher. Lameublement se composait d'un seul grabat; sorte de lit sans pattes et d'une chaise. [...] Son chevalet fut installé en face de la croisée. De sa fenêtre Aldéric avait une vue de toits couverts de tuiles rouges [...] Saisissant son pinceau l'artiste en herbe peignit une petite étude qu'il intitula : *Toits vus de ma chambre*. »

La vue de la modeste mansarde broyée par l'étudiant montre, à gauche, un grand miroir au cadre doré surmontant une cheminée, sur le manteau de laquelle sont rangés un crâne de vanité, un blaireau dans une tasse, deux bouteilles de vin entamées et deux piles de livres. Au centre de l'espace se trouve une chaise avec deux livres sur le siège, une paire de chaussures en dessous et une écharpe sur le dossier. À côté, on voit un

lit posé à même le sol avec couverture, oreiller, valise, flûte traversière et journal illustré. Enfin, à droite de la pièce, on remarque la porte d'entrée, entrebâillée. Si la représentation se veut réaliste, elle n'est pas exempte de quelques maladresses bien compréhensibles de la part d'un artiste en formation.

La composition de Rapin s'inscrit dans cette tradition de vues de chambre ou d'atelier marquées à la fois par la présence et le souvenir du peintre. À l'instar de l'autoportrait, ce thème très particulier s'avère intimement lié au statut et à la perception des artistes eux-mêmes et de leur métier. On n'a qu'à penser à la célèbre *Chambre de Vincent* à Arles peinte par Van Gogh, en 1888. Plus près de nous, rappelons la *Vue de l'atelier à l'Autoportrait* signée par Eugène Hamel en Italie, en 1868 (voir *Cap-aux-Diamants*, printemps 2004, p. 63). Si ce genre de représentation n'est pas rare au Canada, on ne connaît, par contre, que deux autres vues contemporaines de Canadiens séjournant à l'étranger. Comme Rapin, leurs auteurs étudient à Paris au début de la vingtaine. *Ma chambre* peinte par Suzor-Coté (collection privée) et *Un coin de ma chambre* dessinée par Jobson Paradis (MNBAQ), toutes deux datées de 1892, évoquent des intérieurs remplis d'objets hétéroclites. Par comparaison, la composition de Rapin se distingue par son grand dépouillement. Ici, non seulement les murs et le sol sont dénudés, mais les références au métier du peintre sont à peu près inexistantes.

De retour au Canada à la fin du mois d'août 1892, Rapin est confronté aux difficultés du métier de peintre et connaîtra, finalement, une brève carrière. En effet, il décèdera prématurément en 1901, à l'âge de 31 ans, ce qui explique que peu de ses œuvres se retrouvent aujourd'hui dans les collections publiques. Mentionnons l'étonnante *Nature morte à la tabatière* (MNBAQ) que l'artiste a peinte vers 1898 et dédiée à son ami Édouard-Zotique Massicotte (1867-1947).

En définitive, *Ma chambre à Paris* d'Aldéric Rapin constitue un témoignage exceptionnel sur les conditions de séjour d'un étudiant québécois dans la Ville lumière, à la fin du XIX^e siècle. ◆

Mario Béland,
Conservateur de l'art ancien
de 1850 à 1900